



SOLITUDE
IBRAHIMA THIOUB

Professeur d'histoire à l'Université Cheikh Anta Diop (Dakar, Sénégal) depuis 1990. Ibrahim Thioub est spécialiste de l'esclavage. Il pose un regard critique sur les lectures africaines de l'esclavage et de la traite atlantique. Outre l'emploi des esclaves dans les activités économiques, il étudie leur rôle dans les relations sociales et leurs expressions juridiques dans les espaces privés et publics. Son étude s'inscrit dans une perspective historique en accordant une importance particulière aux mutations inscrites dans le temps de la ville et de son environnement. En novembre 2007, il prend la direction de l'IVHEET, l'Institut Interdisciplinaire Virtuel des Hautes Etudes sur les Esclavages et les Traites. Depuis janvier 2008, il dirige la publication de la revue *Patrimoine et Histoire en Afrique : Recherches et Expériences*. Lecture recommandée : *Patrimoines et sources historiques en Afrique*. Union académique internationale, UCAD, 2007. « Regard critique sur les lectures africaines de l'esclavage et de la traite atlantique critique. » En *Les Historiens africains et la mondialisation*, édité par Issiaka Mandé et Blandine Stefanson. Paris, 2005. « L'historiographie de « l'École de Dakar » et la production d'une écriture académique de l'histoire. » En *Le Sénégal contemporain*, édité par M. C. Diop. Paris, 2002. – Adresse: Département d'Histoire, Faculté des Lettres & Sciences Humaines, Université Cheikh Anta Diop, BP 5005, Dakar-Fann, Senegal. E-mail : tekrur@refer.sn

Ce 20 octobre 2008, en prenant possession de mon studio-bureau au Wissenschaftskolleg (Wiko), j'ai été immédiatement confronté à une question : être seul dans une immense pièce qui semblait m'avaler avec son toit si haut, s'échappant vers l'inaccessible. L'impression d'enfermement et de solitude était d'autant plus forte que sa grande fenêtre

ne pouvait que rester fermée en cette fin d'automne qui, pour le sahélien que je suis, était déjà un temps hivernal. L'effet de confinement posait moins de problème par le simple fait que je venais de consacrer une décennie à écrire sur l'histoire des prisons coloniales en Afrique. Mieux, j'entamais un nouveau projet sur l'esclavage urbain à Saint-Louis du Sénégal au XVIII^e siècle.

Pourtant, éprouvant un effet de piège se refermant sur moi, je me mis à regretter d'avoir accepté ce nouvel exil qui me rappelait ma dure première année de doctorat en France où pourtant la solitude de ma chambre était quotidiennement brisée par les rencontres avec les autres étudiants sénégalais de notre résidence de travailleurs immigrés. Le paradoxe est que cette solitude qui, à l'instant, me faisait si peur m'avait le plus manqué à Dakar au cours des dernières années. Sa quête avait été si forte que j'en étais devenu un « *homo noctambulis* ». J'avais appris à désirer et mettre à profit mes rares moments de solitude et de silence, conditions *sine qua non* de la réflexion et de la production du savoir, peu importe l'objet ou la méthode d'investigation. Pris entre le marteau social et l'enclume administrative, rares étaient les moments où se créent ces conditions et, en conséquence, le coût psychologique de la production du savoir n'en était que plus élevé dans le contexte dakarois.

Au fur et à mesure que l'année avançait à Berlin, je découvrais que ma solitude, sans être aussi totale que je le craignais, prenait des figures diverses et variées : familiale, linguistique, environnementale, alimentaire, etc. avec des effets psychologiques tantôt stimulants tantôt inhibiteurs pour la réflexion.

Au cours de mon séjour au Wiko, je suis devenu grand-père par mon fils et beau-père par ma fille. Ce furent là les moments les plus marquants de ma solitude familiale. Inhibitrice, celle-ci a été relativement facile à briser grâce à la téléphonie gratuite qu'autorise internet. Toutefois, on découvre vite que le virtuel n'est pas le réel ! Cette différence est en mesure de créer une dépendance qui, si on n'y prend garde, consomme le temps de la réflexion. J'ai alors appris à être virtuellement invisible pour retrouver la productivité de la solitude.

Venant d'un pays francophone, je m'attendais à être à Berlin dans un environnement totalement germanique. J'ai été très surpris de voir que la langue de communication dominante au Wiko était l'anglais qui, de fait, me devenait très familier. Ne nous y méprenons point ! Il m'a fallu un certain temps pour me rendre compte que je n'étais pas seul à devoir adapter mon audition à la variété des accents pas aussi divers qu'à Babel mais tout de même !

Cette solitude linguistique a eu un effet plus que bénéfique. Le premier est de me forcer à réduire mes temps de parole et à souvent fuir la conversation. Le second est de ne plus craindre un espace à la limite de la cacophonie où l'allemand, l'anglais, le hindi, l'espagnol auraient pu me faire oublier mon wolof. Ce brouhaha a le don particulier de laisser ma pensée s'envoler dans l'architecture de la société esclavagiste saint-louisienne du XVIII^e–XIX^e siècles. Puisque la langue dans laquelle je pense mon projet est étrangère à ce mini-Babel, elle produit de la solitude en veille donc de la pensée. Toutefois, là où la solitude linguistique a été la plus productive demeure le lieu des élaborations théoriques sophistiquées, les *Tuesday Colloquiums*.

Le niveau de mon anglais ne m'autorisait vraiment que du descriptif et de l'empirique. La préparation mentale de l'exposé que je m'attendais à faire dans la langue de Shakespeare m'a tant et si bien préoccupé au long des mois de solitude que cette langue devint celle de mes lectures théoriques sur mon objet de recherches. Grande a été ma surprise quand sur la demande du Wiko, je dus faire mon exposé dans la langue de Molière. Mieux encore, l'exposé devait alors passer des fiches d'exposé à un texte entièrement rédigé pour sa traduction en anglais.

Je me sens certes plus à l'aise dans un exposé en français, d'autant qu'ici la solitude linguistique devient un outil de charme pour un public peu francophone. Mais il m'a fallu repenser et rédiger en cette langue et en quelques jours un texte cohérent sur des idées que j'avais pris l'habitude de concevoir en anglais. Ce fut une semaine vraiment angoissante pour un face à face d'à peine deux heures mais qui témoigne d'une année de solitude !

Le deuxième moment a été un défi permanent. À tous les repas pris à des tables invariablement multilingues, mon sujet de recherche n'a quasiment jamais manqué de passionner un *fellow*. Alors on s'est mis à débattre bien sûr en anglais et rarement en français. La solitude linguistique brisée momentanément révèle le niveau de maîtrise de son sujet puisqu'on s'oblige à traduire catégories et concepts mais surtout à trahir le moins possible. « Traduire oblige à penser ! » pour reprendre le thème d'une des tables rondes de l'inauguration de la jumelle française du Wiko, l'IEA de Nantes.

Non seulement un certain effort était requis pour comprendre les questions toujours aussi précieuses que sophistiquées dont les difficultés ne tiennent pas uniquement à la langue. En dépit de la qualité pédagogique des cours qui nous sont donnés dans la langue de Kant, dès que l'allemand s'invite dans la conversation, j'ai l'impression que l'anglais est ma langue maternelle. Heureusement qu'il m'a été souvent donné de prendre un mo-

ment de repos linguistique grâce à la constitution d'un « groupe francophone » au restaurant ou au ciné-club. Le joyeux dialogue des multiples langues du groupe dans ce dernier espace où nous avons longuement dialogué avec le réalisateur sénégalais Sembène Ousmane m'obligea, dans mon rôle de passeur culturel, à traduire les multiples langages culturels que le cinéaste met en œuvre dans sa production.

La solitude physique ! L'hiver a été rigoureux, venant ajouter à mon enfermement. J'ai passé de très longs week-ends solitaires puisque j'avais décidé de limiter le contact avec la communauté sénégalaise pour ne pas être avalé par les sociabilités que j'avais laissées au pays. Je ne brisais cette solitude accentuée des weekends que par les fictions littéraires sur Saint-Louis ou la musique classique sénégalaise.

Evidemment, tout n'a pas été que solitude durant ce séjour et c'est justement dans le champ des échanges académiques que celle-ci s'est le plus brisée. Je n'ai jamais autant échangé durant ces vingt années d'engagement académique. Je n'ai jamais été confronté à autant de questions, d'interprétations sur les sujets les plus divers. On se retrouve certains soirs saouls de questions qui, tout en restant sans réponses, nous font renouer avec le métier de chercheur. Chaque réponse ouvre la piste à mille autres questions. Atmosphère de débats ininterrompus de la table du restaurant à la salle des colloques, tout est sujet à débats. Je n'avais jamais pensé que j'aurais été aussi passionné par un exposé sur les couleurs des papillons ou l'écholocalisation des chauves-souris. Ces sujets si éloignés de mes préoccupations scientifiques avaient quelque chose de commun dans leur exposition par des spécialistes venus de tous les horizons. En fin de compte, j'ai eu le sentiment que la séparation du savoir en diverses disciplines souvent prisonnières de solitudes même productives avait besoin d'un espace de dialogue pour rappeler leur identité partagée. Il m'a été donné de l'expérimenter largement au cours de cette année de solitude à nulle autre pareille dans ma vie académique. En dépit de ses vicissitudes certaines, la solitude demeure intrinsèquement une condition *sine qua non* de la fécondité de la pensée.